

Des vers amoureux des étoiles. Le rôle de l'astronomie dans la poésie de Louis Bouilhet

Yohann RINGUEDÉ*

La science chez Louis Bouilhet est une notion délicate à travailler : son omniprésence n'a d'égal que sa discrétion, pragmatique et lexicale. L'étude de Letellier¹ montre qu'il se tourne vers la médecine par nécessité plus que par goût ; comme le dit Flaubert dans sa préface aux *Dernières chansons* : « On lui dit de choisir une profession, il se décida pour la médecine »². Par ailleurs, il n'a de cesse de moquer cette discipline et ses praticiens³, et doute de la science qui est incapable de connaître les causes premières et les finalités⁴. Mais plus que son incapacité à expliquer le monde en son entier, c'est son incapacité à produire une parole lyrique qui déplaît au jeune Bouilhet : il faut dire que pendant ses années de formation, il lit surtout les poètes romantiques. En somme, ce « poète élégiaque », comme l'appelle Flaubert⁵, considère que la science a « l'œil sec »⁶.

Les données scientifiques dans les vers de Bouilhet oscillent de fait sans arrêt entre le traitement mythique et l'analyse empiriste. On le voit clairement dans *Les Fossiles*, qui traitent de savoirs géologiques et paléontographiques

* Université Paris-Est Marne-la-Vallée (LISAA - EA 4120), université de Bâle

1. *Louis Bouilhet, 1821-1869, sa vie et ses œuvres d'après des documents inédits*, Paris, Hachette, 1919, p. 92-93.

2. *Œuvres, suivies de Le Cœur à droite*, Genève, Slatkine Reprints, 1974, p. 288.

3. Léon Letellier, *op. cit.*, p. 44-45.

4. Letellier le montre à travers l'étude d'un poème de jeunesse, *ibid.*, p. 73-74, en s'appuyant sur l'étude du poème de mars 40, « La Tête de mort », et notamment sur ce vers antiphrastique « Épèle, humanité, ta science profonde ! ».

5. En préface aux *Dernières chansons*, *op. cit.*, p. 287.

6. « La Pelouse », avril 1844, poème inédit repris dans Letellier et cité p. 92. La pièce que reprend Letellier en annexe ne reproduit cependant pas cette formule, p. 368-370. Par contre le poème de jeunesse « Lyda », repris juste avant, p. 367-368, daté de janvier 1845, repose sur l'opposition entre les livres « poudreux » dans lesquels « La science [...] étale ses merveilles » et l'apparition de la femme aimée qui éclipse de ses charmes les « doctes veilles ».